



BRILL

Textes prémonitoires et commentaires mystiques relatifs à la prise de Constantinople par les Turcs en 1453 (= 858 Hég.)

Author(s): Louis Massignon

Source: *Oriens*, Vol. 6, No. 1 (Jun. 30, 1953), pp. 10-17

Published by: [BRILL](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/1579230>

Accessed: 20-03-2015 00:34 UTC

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



BRILL is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Oriens*.

<http://www.jstor.org>

TEXTES PRÉMONITOIRES ET COMMENTAIRES
MYSTIQUES RELATIFS À LA PRISE DE
CONSTANTINOPLÉ PAR LES TURCS
EN 1453 (= 858 HÉG.)

PAR

Louis Massignon

La plupart des philosophies de l'histoire tendent à réduire la réalité de l'évènement singulier et inattendu, de l'anomalie saisissante, à la récurrence banale d'un terme quelconque d'une série fortuite, de probabilité calculable par statistique. La biographie d'une personne, comme l'histoire d'une nation, se trouvent ainsi pulvérisées en synthèses momentanées d'éléments analogues abstraits (situations, fonctions, thèmes et types de folklore); et ce ne serait que l'illusion, la tension fabulatrice de l'imagination d'un chacun qui nous ferait dire qu', „il est arrivé quelque chose”; „il s'est passé quelque chose”.

Et pourtant, si le peuple garde mémoire orale, traditionnelle, d'un évènement historique, d'une crise sociale, c'est parce que c'est un fait exceptionnel, qui dépasse nos prévisions, et transforme notre destinée. Tout se passe comme si la durée (comme l'espace einsteinien) avait une courbure, comme si les courbes personnelles de vie (des individus comme des nations) avaient des points singuliers, des noeuds d'actualisation, des instants d'objectivation; où se parfait intelligiblement notre originalité.

On qualifie ordinairement d', „apocalyptiques” les textes où des „évènements inouïs” sont „pressentis”, annoncés; avec un contre-coup sur la psychologie des masses, et sur les crises sociales qu'on ne saurait méconnaître. On s'efforce pourtant d'en minimiser la réalité, en n'y voyant que des „slogans tactiques”, inventés par le machiavélisme et l'hypocrisie des puissants, pour „tenir en main les masses crédules”.

Qu'au XVI^e siècle, en particulier, des „pseudo-prophéties concernant les Turcs” et Constantinople aient été mises en circulation par les services de propagande de l'Empereur très-chrétien Charles Quint, c'est ce qu'a montré J. Deny ¹; soulignant cette curieuse déviation de la sincérité

¹ *Rev. Et. Isl.* 1936, p. 201 sq.

religieuse, qui croit tout licite, même le mensonge pour défendre la vraie Foi, comme un monopole exclusif.

Mais, dans le cas de la prise de Constantinople par l'Islam, nous sommes en présence de textes authentiques, qui, plus de six siècles à l'avance, ont bel et bien prédit l'évènement, conçu comme le Signe de confirmation de la finalité de la Guerre Sainte pour la Communauté musulmane. Le ḥadīth, qui figure dans le Ṣaḥīḥ de Muslim (dès notre IX^e siècle) ¹ et était inscrit, naguère encore sur le portail extérieur du Séraskierat, disait de „fath-Qustanṭīniya”, de la „prise de Constantinople”: „ni‘ma l-jaysh, jayshuhâ, ni‘ma l-amîr, amîruhâ”, „heureuse l'armée, heureux le Chef qui la prendra”: ce Chef devait être le Mahdi Muntazar. Ce ḥadīth se lit encore au porche de l'Aya Sofya.

Et ce curieux texte prémonitoire, six siècles durant, avait travaillé en profondeur le subconscient des prières collectives: comme un inter-signe annonciateur de la confirmation en l'orthodoxie musulmane de la nation prédestinée qui prendrait la Ville, „Istanbul”.

Sur ce terrain de psychologie historique des masses, peu importe les „intentions” politiques qui, du Khurasan comme centre, firent diffuser ce ḥadīth, avec une hypocrisie qui s'est révélée, très à la longue, rentable. Le peuple est plus „simple” que ses gouvernants, il fait le tri dans les ruses où ils essaient de le capter, son désir de justice va droit à la phrase de propagande où il reconnaît, lui, une invite à espérer une intervention divine envers et contre tout.

Durant six siècles, ce Ḥadīth sur le Triomphe que la Ville réservait à l'Islam s'est transmis, et l'espérance des „martyrs tués à la Guerre Sainte s'en est nourrie; la présentation littéraire, si choquante pour des lettrés, d'une „apocalypse”, avec son imagerie gauche, distortions dans l'espace, décalages dans les dates, renversements dans les valeurs normales n'était pas pour gêner le moins du monde ces illettrés, ces pauvres dont le désir de Justice est une Faim du miracle que les puissants de ce monde ne connaissent pas.

Et, tandis que le commun des croyants se contentait de participer à des raids, de plus en plus fréquents, à la frontière grecque, la véritable signification „surhistorique” du „désir de Constantinople” ² devenait accessible à certaines âmes d'élite spirituelle, êtres de douleur et de compassion: dont la piété clairvoyante „assumait” l'angoisse et la

¹ Maqdisî, *bad' wata'rikh*, 2, 165; Ibn Khaldûn, *muqadd.*, 2, 197; Suyûṭî, *ḥawâ*, 2, 57, 59; Şiddîq Khân, *idhâ'a*, 72.

² Cf. ap. *Eranos Jahrbuch*, Zürich, 1947, 287-314; et notre *La philosophie orientale d'Ibn Sina et son alphabet philosophique* (ap. *Mémorial Avicenne*, IFAO, le Caire, IV (1952), p. 1-18.

crise de conscience sociale de l'Islam d'alors. Nous avons montré ailleurs que dès 922 (au moment où le patriarche de Constantinople devait craintivement écrire, pour calmer Bagdad, que la mosquée concédée aux musulmans dans Constantinople n'avait nullement été détruite), un mystique supplicié, Ḥallāj, avait offert son supplice (tout au moins sa flagellation) pour que la Ville fût prise; et l'on attribuait aussi à sa prière qu'un fils d'Empereur byzantin eût été fait prisonnier et emprisonné à Bagdad (déformation de l'aventure de Constantin Doucas, l'Empereur d'un jour) ¹.

Deux siècles avant, Ibrahim-b-Edhem, tué au front de mer à Gébélé (Syrie), avait dit de même „si je pouvais vouer à Dieu le regard de mon coeur, je croirais Lui donner plus qu'en conquérant Constantinople” (il y eut sous l'Empire Ottoman, des waqfs importants pour la congrégation des Edhemiya) ².

Dans les *'awâriḥ*, Suhrawardî Bagdadî remarque: „si tous les musulmans unissaient leurs takbîr, ses murs crouleraient”. Ibn 'Arabî concluait, dans son *'anqâ muḡhrîb*: sa conquête sera dûe à la force des prières, non pas des sabres, ni des lances” ³.

En 1453, l'ordre des Murshidiya (Kâzerûniya, Ishâqiya), qui avait de nombreux adhérents dans la vieille capitale ottomane, Brousse, affirmait que c'était la prière de ses 70.000 adhérents qui avait conquis Constantinople ⁴. Constatons qu'en fait la grande majorité des soldats qui conquièrent Constantinople, les Janissaires, adhéraient à un ordre religieux: aux Bektâshiya, qui s'engageaient, au jour de leur initiation, à „sacrifier leur vie à Dieu” comme Manşûr (= Ḥallāj) l'avait fait ⁵.

Et que si Ḥallāj fut ainsi le principal „patron” de l'armée qui conquiert Istanbul, c'est parce qu'il avait été le premier apôtre musulman en Turkestan (la poésie turque n'a cessé d'y voir le Saint par excellence de l'Islam), et qu'on le considérait comme un Anşârî, un descendant direct ⁶ d'Abû Ayyûb Khâlid Anşârî Khazrajî, le Şahâbî tué à la porte des Blachernes lors de la seconde attaque musulmane contre la Ville (52/672). On montre encore là, entre Aywan Seray (Kiliomene) et Eghri Kapu (Kaligaria) ⁷, une cinquantaine de tombes datant de cette attaque; mais le corps d'Abû Ayyûb, retrouvé là grâce à une vision du sheykh Aq Shemseddin, fut transporté à „Eyub” en 1458. Pour les Chrétiens,

¹ Cf. Massignon, *Le mirage byzantin dans le miroir bagdadien...*, ap. *Mélanges Henri Grégoire*, 1950, 2, 429-448 (spt. 444-446): temple détruit, et rebâti (Ibn Dihya. *nibrâs*, 100, sur Qur. 3,38.

² Cf. notre *Essai*, p. 226, n.

³ *'awâriḥ*, I, 221; Ibn 'Arabî, *'anqâ*, 10, 68, *fat.* 2, 364; Birzanjî, *ishâ'a*, 157.

⁴ Wittek, ap. *Der Islam*, XIX, 25. ⁵ *Rev. Et. Isl.*, 1946, 112-115.

⁶ Zabîdî, *ihkâf*, I, 250; 9, 33. ⁷ A. M. Schneider, *Die Blachernen*, ap. *Oriens*, 4 (1951), 82-120.

nous le verrons, le rectangle NE du Mur, aux Blachernes, est le Point Vital de la Ville: comme pour la dévotion des Musulmans.

Il y a donc eu un lent mûrissement de ce Hadîth dans les consciences des Mujâhidîn; qui „reconnurent” soudain l'évènement tant espéré: en 1453. Mais était-ce bien cela qu'ils avaient espéré? Le Mahdi, rentrant, avec le Messie Fils de Marie, dans Constantinople, pour la Fin des Temps? Et y faisant régner, ensemble, toute justice? Les Empereurs Ottomans ne cherchèrent guère à „réaliser l'idéal” d'un Mahdi, si nous en croyons les véhéments reproches adressés par le mystique Niyazi Mişri à Ahmed III avant son exil à Lemnos. Ni l'idéal chrétien d'un Messie, si l'on songe aux manquements à la Dhimmat al-Rasûl tels que le Dêvshirmé; incomplètement réparés par les Capitulations avec la France, et par le Hattichérif de Gülhané.

Néanmoins, il y eut des âmes qui „réalisèrent” par intermittences et instants la valeur mystique de la Promesse de la prise de Constantinople, et leur vie en fut transfigurée. Et il y eut une nation musulmane qui toute entière prit graduellement conscience de sa „vocation”, en „vivant” de l'espoir de prendre Constantinople; ce furent les Turcs. Jusqu'à quel point cette „vocation” souleva-t-elle les masses vers un niveau moral supérieur, c'est ce qui peut être discuté; mais on ne peut nier que l'originalité permanente du Turc en Occident soit liée à ce haut-fait militaire exceptionnel: la lettre de Pie II au Fâtih l'atteste.

Surtout si l'on compare ce qu'a été la fondation de Constantinople pour les Grecs Chrétiens, à ce qu'était déjà la promesse de sa prise pour les Arabes Musulmans.

La fondation de Constantinople par les Chrétiens, sa double dédicace sous Constantin (26 nov. 328, et 11 Mai 330) symbolisait la „Fortune” (Tychè) de la Chrétienté, son Triomphe temporel¹; or, le „Royaume du Christ n'est pas de ce monde”, et l'Empire byzantin, fondant sa force sur le sang des guerres et sur l'or capitalisé des riches, céda très vite à la tentation de se complaire dans la beauté de la Ville de son Triomphe. Il „incarna” dans la splendeur de ses reliquaires et de ses icônes une idolâtrie dont les Iconoclastes ne surent pas dépister la source (la corruption des moeurs), et dont les Croisés de l'Eglise de Rome (mieux préservée que Byzance, grâce aux persécutions impériales germanes, de la corruption du pouvoir temporel) furent immédiatement contaminés, en punition de leur criminelle „désécration” de Constantinople; en 1204.

Les masses chrétiennes byzantines furent très vite envahies par

¹ Cf. „*Mirage byzantin*”, 436-437 (l.c. supra).

une crainte du jugement de Dieu contre le luxe, fait de survivances talismaniques païennes et d'enrichissements profanes, qui éclaboussait d'or et d'argent les étincelantes églises de la Ville; devenue avant tout la Ville de la Vierge Théotokos, depuis le concile d'Ephèse (431), et l'apparition des Sept Dormants (448). Dans le cadre de cette brillante iconographie urbaine, les pauvres et les opprimés se serraient sous l'intercession mariale du Grand Voile¹ (Maphorion, parfois disjoint de la *Zôni*) de l'Omnipotente Suppliante, de la Panhagia; célébrée dans toute l'hymnologie byzantine, depuis Georges de Pisidie, jusqu'à la vision de S. André Sâlûs aux Blachernes (904), lorsque le corps de la Madeleine fut ramené du seuil des VII Dormants d'Ephèse (où il les „veillait”, tel un cerbère) à la capitale². On a même de S. André Sâlûs une „apocalypse” où il est indiqué que „l'arc de Dieu finira par se diriger contre la Ville”, et que le Mur (de Gog) se rompra, laissant passer l'ennemi (*vie*, § 25-26).

Brûlé en 1434, le sanctuaire protecteur de ND. des Blachernes ne sera pas reconstruit, car la relique du Maphorion avait été emportée dès 1204 en pays slaves, avec la croyance obstinée en l'efficace protection de ND. du Voile (Pokrov, en russe) sur la Cité chrétienne, tandis que l'Eglise grecque du Fanar en radiera l'office dans sa liturgie; parce que la Panhagia n'a pas tenu sa promesse, et a laissé périr sa Ville en 1453, selon le curieux graffito de Moldovitsa³.

On sait que la prise de 1453 coïncide, en réalité, avec la fin de la trêve de dix ans jurée en 1444 par la coalition chrétienne, et parjurée de suite par le légat du Pape et Hunyade; parjure puni par le désastre de Varna, consécutif à l'étonnante prière de Mourad II.

Abordons maintenant le thème de la „prédestination” des Turcs à conquérir Constantinople pour le Triomphe de l'Islam. Il apparaît dans un texte fort étrange, dont la critique n'est pas encore faite, la

¹ Cf. sur S. André Sâlûs et le Pokrov: *Acta Sanctorum*, Mai (28), VI, app. P. 1-112 = *Migne*, P. G., CXI, 627-688; Kondakov, *Ikonoграфия Bogomateri*, 1915, 2, 100-102; Lathoud, ap. 2me *Recueil Ouspenskij*, Paris, 1932, 2, 302-314; A. Grabar, comm. amicale ms. *Congrès Int. Art Byzantin*, Prague, 1948; Skubleny, ap. *Analecta S. Basilii Magni*, Rome, 2/2, vol. I 1950, p. 209-227; M. Jugie, *Mort & assumption*... , 1944, p. 691-699. Cf. *Akolouthia tès Hagias Sképès*, éd. Aberkios, Athènes, 1869 (comm. amicale de G. Sotiriou).

² Cf. Massignon, *Les fouilles archéologiques d'Ephèse et leur importance religieuse pour la Chrétienté et l'Islam*, extr. „*Mardis de Dar-el Salam*”, le Caire, 2 (1952), p. 1-24; et du même *Apocalypse de l'Islam* (ap. *Mélanges Peeters, Analecta Bollandiana*, t. 68, 2, 245 sq. — Le calendrier administratif turc mentionne le pèlerinage marial de Panhagia Kapulu (S. Ephèse) comme national (Hazrat Meryem Ana). Suad Yurdkoru, *Meryem Ana*, Izmir, 1953, 64 p.

³ Ap. Grabar, *Rev. Et. Slaves*, Paris, 1947, 89-101. Cette église de Moldovitsa (Bucovine) date de 1537.

shajara nu'māniya d'Ibn 'Arabî („f'l-dawlat al-'Uthmāniya"). Texte qui a peut-être des parties authentiques.

Mais nous avons toute une série de textes antérieurs, d'un caractère „apocalyptique," indéniable, sur la vocation islamique des Turcs, et leur rôle eschatologique.

De même que la Fin des Temps lie l'Islam au Christ, par ce que le „fiat" divin, le „kun" est annoncé huit fois dans le Qur'ân, et chaque fois¹ en liaison avec le Retour triomphal du Messie; — de même le peuple turc est lié à cette Fin des Temps par ce que le Qur'ân, dans la sourate XVIII, que j'ai appelée „apocalypse de l'Islam" (Ahl al-Kahf = Sept Dormants d'Ephèse), la lie aux peuples fatidiques Gog et Magog (Ezéchiel, 38-39; Apoc. 20,7), ceux d'au-delà du Mur d'Alexandre, identifiés par cela même aux Turcs (Touran).

On peut objecter que les premiers hadîth relatifs aux Turcs ('utrû-kûhum)² disent de se méfier d'eux, et ne laissent pas prévoir leur conversion en masse. Mais, par petits paquets, ils s'étaient islamisés, entrant dans la police urbaine umayyade (Qarluq = Khalaj)³, et dans la garde impériale abbasside; Shiblî, l'un de ces derniers, devenu sûfi, a sans doute aidé son ami Ḥallâj à devenir le premier apôtre musulman du Turkestan, poussant jusqu'à Turfan (Mâşîn), où les Oïgour convertis élèveront une mosquée aux Sept Dormants (Toyoq)⁴. Et par une coïncidence étrange (min gharîb al-ittifâqât), c'est un vizir shâfi'ite, le seul qui ait été hallagien, Ibn al-Muslima⁵ qui instaurera (comme S. Boniface de Mayence les Carolingiens) le turc Seljuqide Togril comme sultan auprès du Khalife de l'Islam. Et les Qirghiz prétendent descendre de „quarante" filles d'émir miraculeusement „fécondées" par les cendres de Ḥallâj jetées au fleuve⁶. Le caractère aberrant de Ḥallâj, sorte de „saint excommunié" paraît l'avoir fait choisir comme éponyme mystique par les Turcs sur qui pesait le hadîth contre Gog et Magog; que devait raviver, surtout en pays arabe, le sac mongol de Bagdad en 1258⁷.

D'autre part, en prenant Constantinople, l'Islam devait achever, et consommer le sauvage désir qui avait poussé le Prophète en extase, la nuit du Mi'râj, vers un Temple plus qu'Abrahamique: vers l'Aqçâ, qui

¹ Qur. 2, 111; 3, 42, 52; 6, 72; 16, 42; 19, 36; 36, 82; 40, 70.

² *Utrukû 'l-Atrâka mâ tarakûkum* (ap. Jâhîz, *atrâk*). Birzanjî, *ishâ'a*, 231.

³ Cf. BSOS, 1940, de V. Minorosky, et Madhkûr Khazlaji en 422 h. (*muntaẓam*, 8, 55).

⁴ V. Lecoq, *Chodscho*, 1913, pl. 74 g. Mosquée des VII Dormants à Meïmené, Upien.

⁵ Hamadhâni, *ta'rikh*, ap. Ibn al-Jawzî, *muntaẓam*, 8, 200-201 (cf. p. 127, 204); Sibî Ibn al-Jawzî, *mir'ât*, ms. Paris 1506, 54 a; Khaṭîb, XI, p. 391-392; Mu'ayyad Shîrâzî, *sîra*, f. 268, et *dîwân*, 46; ms. Paris 6144, 8a.

⁶ *Rev. Et. Isl.*, 1946, 77-78.

⁷ Şiddîq Khân, *idhâ'a*, éd. 1293, p. 38-39.

se trouvait être ¹, ce qui est bien mystérieux, le Mihrâb Zakariyâ, c'est à dire la Chapelle de la Vierge Pauvre, de la Vierge de la Présentation (non pas encore de l'Annonciation). C'est précisément ce verset coranique du „Mihrâb Zakariyâ” (Qur. 3, 32) que les Musulmans Turcs vainqueurs inscriront à la qibla de la plupart des églises mariales de Constantinople transformées en mosquées ². Comme s'ils voulaient restaurer l'affirmation, par la Vierge de Transcendance, de la prédestination immaculée de Marie, en remplaçant les icônes par la calligraphie sobre du verset qui lui attribue participation au „kun” des miracles substantiels. Consommant, ainsi, à sa manière, l'ordalie inachevée à Médine au Jour de la Mubâhala, l'Islam turc défend la pureté prééternelle du „kun”, qui fait toute la Gloire de Marie ³: le *Mathal A'la* (Qur. 16, 59-62 = Fiṭra = sirr al-khalīqa), le Signe ambigu du Jugement: la „*Batûl*” avec l'Enfant, celle que les Shi'ites Mukhammisa retrouvent dans cette réincarnation de Marie qu'est *Fâtima* (portant Muḥassin. — Cf. Qur. 5, 116 avec l'*Episkepsis* des Blachernes, cf. Ebersolt, *Sanct. Byz.* 50); qui est aussi, pour eux, l'Aqçâ (cf. „*Eranos*” 1938, 167). Le voeu d'essentielle pauvreté de Marie à la Présentation (faqrî fakhrî) s'oppose à la théorie traducianiste juive du Messie (remontant par des *mâles* à David), plus qu'à la Théotokos éphésienne.

Ajoutons que si le Mi'râj fondait l'Islam sur un expatrié, le Prophète doublement expatrié, en Agar, et en l'hégire, — la prise de Constantinople par les Turcs fondait le triomphe de l'Islam sur des expatriés doublement expatriés: les Turcs, chassés jadis au-delà de la grande Muraille de Chine, puis maintenus au-delà du Mur d'Alexandre de Hérat à Derbend. Que la Croisade latine de 1099, antiturque, fut le contrecoup du Jihâd turc de Malazgird (1070; pour qui Qâyim I avait prié), comme le Jihâd turc de 1453 (sous Qâyim II) répond à la „croisade” latine de 1204.

Dans les pages qui précèdent, nous avons essayé de pousser plus avant l'essai de reconstitution tenté dans notre „mirage byzantin dans le miroir bagdadien” sur la valeur surhistorique du thème de la „Ville du Triomphe, Constantinople” pris comme axe d'une véritable „histoire des masses humaines”, chrétiennes (grecques) et musulmanes (turques) qui en ont vécu pendant des siècles.

¹ L'emplacement futur de l'Aqçâ était précisément alors celui d'une église byzantine dédiée à la Theotokos (cf. *Rev. Et. Isl.* 1951, p. 83 (plan) et p. 85).

² Cf. J. M. Abdeljalil, *Marie et l'Islam*, 1950, 81—82 (Qur. 19, 25).

³ *Firdaws al-Murshidiya*, éd. Meier, p. 73; et 'Izz-b-Ghânim Maqdisî, *hall al-rumûz*, éd. Caire, 1317, 78-81. — „*Durra baidâ; Kânî*”.

Nous pensons qu'il ne s'agit pas d'un „mirage”, d'un simple „slogan tactique”, d'un „mythe” sorélien: puisque son ascendant n'a pas seulement surexhaussé le niveau des vertus héroïques, mais provoqué une compréhension plus profonde, une compassion „rédemptrice” dans certaines âmes d'élite, chez certains hommes de désir et de douleur qui ont assumé sur eux l'angoisse dramatique qui accablait les humbles, les vaincus, les victimes durant ces crises. Il y a donc un principe d'unité mystique supérieur, vital, „ewigweibliches”, qui est apparu, par instants, dans l'effigie de la Cité Triomphale, où le thème marial éphésien des chrétiens, et le „mathal a'lā” coranique des musulmans ravivaient chez les Turcs le vieux thème mongol d'Alang Goa, transféré dans le pays occidental de Qyzyl Elmâ. Telle Hélène, sur le mur de Troie.

Et, pour conclure sur une reprise de la comparaison du „miroir”, cela préfigurerait une rencontre finale, dans Constantinople, des deux désirs de justice sociale personnifiés dans les Malâḥim („crises eschatologiques”) de l'Islam par un Mahdi mohammédien et un Messie Fils de Marie; — où l'interversion discriminatrice cesserait, comme celle des deux visages des fiancés dans le „miroir des fiançailles” employé en Perse, en Afghanistan et aux Indes¹: pour qu'en y échangeant le premier regard, les deux futurs époux, entrant chacun de son côté dans le salon, s'y aperçoivent tels qu'ils sont pour eux-mêmes leur oeil droit à droite, leur oeil gauche à gauche, et non pas intervertis comme dans le face à face usuel): dans ce miroir placé au fond du salon. Chacun concevant enfin la Justice du point de vue de l'autre, et réalisant que c'est la même², et qu'il n'ya qu'une Foi, en Dieu; qui nous engage à consentir³ au „fiat” divin: à concevoir le *Yaqîn*⁴.

¹ Comm. amicales d. M. Abdelghafur Ferhadi, et de Mme Myriam Harry (Ayinî Maşhaf: miroir de Bibi Maryam), cf. H. Massé, *coutumes persanes*, I, 70, 79.

² On sait que, bien avant Lépante, les flottes musulmanes (peut-être des le sac de Thessalonique en 904) étaient dédiées aux Sept Dormants d'Ephèse, sous le même signe de tawakkul, de „dormition” que les processions solennelles des défenseurs de Byzance chrétienne sur les remparts du front de mer, dédiées à la Théotokos proclamée à Ephèse. — Le Retour final (Raj'a) des Sept Dormants, ces *Abdâl*, à la tête de l'armée du Mahdi, annonce le Règne final d'Isâ-b-Maryam.

³ *Al-firdaws taht aqdâm al-ummahât*. Le sens primitif du nom „Maryam” aussi bien en hébreu (la soeur de Moïse; cf. Qur. 3, 30-31; 66, 12) qu'en arabe, c'est la Vierge Farouche, qui aime exhorter les guerriers (cf. vers de Ru'ba, in Baghdadi, *Khizâna*, N° 325, éd. Boulaq, 2, 267). Cf. *Zabulo terribilis; ut castrorum acies ordinata*. Dévoilée, échevelée.

⁴ L'appariement final *Mahdi-Messie* conclura, selon les gnostiques, deux séries couplées de “métentomatoses”: de la *Parfaite Femme*: Asiya, Meryem (= 290 = Fâtîr = Fâtîma); et de l'*Homme Parfait* (Nûr Muḥammadî des Prophètes: Muḥammad + 'Alî = 202 = Rabb).